





La vie  
effaçant toutes choses

## Du même auteur

*L'Éternité n'est pas si longue*

Éditions de l'Olivier, 2010

Points n° P2955

*Une faiblesse de Carlotta Delmont*

Éditions de l'Olivier, 2013

Points n° P3199

*Dans son propre rôle*

Éditions de l'Olivier, 2015

Points n° P4283

*Le Zeppelin*

Éditions de l'Olivier, 2016

FANNY CHIARELLO

La vie  
effaçant toutes choses

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.8236.1292.9

© Éditions de l'Olivier, 2018.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Sometimes I'm glad I built my mansion from crazy little stones*

*But sometimes I feel so goddamned trapped by everything that I know*

Jim White,  
*A Perfect Day To Chase Tornados*

« Je veux que vous compreniez exactement à qui vous avez affaire : vous avez affaire à une femme qui depuis quelque temps se sent radicalement étrangère à la plupart des idées qui paraissent intéresser les autres. Vous avez affaire à une femme qui, quelque part en cours de route, a égaré le peu de foi qu'elle avait jamais eu dans le contrat social, dans le principe de progrès, dans le grand dessein de l'aventure humaine. »

Joan Didion, *L'Amérique*





## **Trois femmes**



## Rose Lammoreaux

Rose rêve qu'elle aperçoit sa mère dans la rue. Aujourd'hui, elles ont presque le même âge. Sa main se pose sur l'épaule de sa mère, sur le tissu fleuri de la robe. Elle n'a jamais oublié le motif de cette robe. Sa mère se tourne vers elle, la regarde sans émotion et poursuit son chemin. Rose doit trotter pour rester à son niveau – juste derrière son dos. Elle tâche de la retenir par des suppliques mais sa mère finit par lui dire, « Laisse-moi avancer, je ne suis pas venue pour toi. Je cherche les miens. » Les siens ? se demande Rose, et elle comprend que sa mère parle de ses parents au moment où son réveil sonne.

Mon Dieu, se dit-elle, mais elle ne s'attarde pas sur le cauchemar, elle ne voit pas ce qu'elle pourrait en tirer de bon et, par ailleurs, il est sept heures moins cinq : si elle ne se lève pas immédiatement, la bouilloire n'aura pas fini de siffler quand le premier journal de la matinée commencera, et elle ratera les titres. Rose replie les couvertures, pivote sur son fessier pour s'asseoir au bord du lit et place ses pieds dans les chaussons fourrés, puis elle enfle sa robe de chambre et en noue la ceinture. Elle se tient à la rampe de l'escalier jusqu'à la dernière marche.

Tandis qu'à l'antenne Anne-Catherine Duval énumère les sujets du jour, Rose verse l'eau sur le thé. Les brindilles

craquent dans la boule d'inox, moins régulières que l'électricité sur les bobines du grille-pain. Quand la tartine rejaillit à l'air libre, roussie et parfumée, Rose a disposé sur la toile cirée le beurre demi-sel, la confiture, un petit-suisse et le jus d'orange en bouteille. Elle démoule le petit-suisse dans une tasse, le démaillote de son enveloppe en papier, retire la boule à thé du bol, pose la tartine sur une assiette à dessert et s'installe à la table de la cuisine, face à la radio portable. La journaliste continue de présenter les actualités marquantes et Rose peut imaginer qu'elle s'adresse à elle.

Le jus d'orange chasse du verre à moutarde, sur lequel Babar conduit son auto rouge, une subtile odeur de poivre, car depuis cinquante ans verres et poivre gris en poudre se côtoient dans le buffet de Rose, dans le même compartiment, de sorte que le bois est imprégné de l'épice. Ses petits-enfants aimaient les héros de dessins animés ou de bande dessinée qui ornent certains verres, quand c'était de leur âge, tandis que d'autres personnages ne sont absolument pas familiers à Rose. Jamais elle n'a entendu parler de Tortues Ninja, par exemple, sans doute ces verres-là sont-ils trop récents pour avoir jamais intéressé ses petits-enfants, et trop dépassés pour attirer ses arrière-petits-enfants.

À la fin du journal, Adrienne Garver prend Anne-Catherine Duval à témoin du soleil qui, dit-elle, inonde les studios. Rose bougonne quand les trompettes entament l'introduction d'*Ainsi parlait Zarathoustra* et sourit de sa propre impatience : le poème symphonique lui fait aujourd'hui l'effet d'une tarte à la crème, mais à l'âge de ses petits-enfants, elle ne le connais-

sait pas. Elle y aurait entendu la bande originale d'un film culte, ce qui n'était pas faux mais encore moins primordial. Rose avait découvert tardivement ce que la littérature l'invitait depuis toujours à explorer, et en avait fait un cheval de bataille dans sa salle de classe, exhortant deux générations de collégiens à se pencher sur les merveilles de la grande musique et de la peinture, accompagnant dans leur épanouissement culturel ceux qui montraient quelque enthousiasme pour ces domaines, parcourant aux côtés d'adolescents les chemins qu'elle-même avait défrichés récemment, d'égal à égal, sans orgueil ni amertume, allant jusqu'à copier pour eux des cassettes de ses sonates préférées ou à leur offrir des reproductions en cartes postales d'œuvres qu'elle avait admirées dans des musées. De ces jeunes gens, elle se rappelle le nom.

Jean-Louis Trintignant annonce qu'il met un terme à sa carrière, rapporte un chroniqueur de la matinale. « Je ne fais plus rien, je suis très vieux et j'ai du mal à me déplacer », aurait déclaré l'acteur.

« Tiens donc ! » s'étonne Rose.

Elle l'aurait juré plus jeune et plus lesté qu'elle. Pourtant, elle prendra la voiture ce matin pour aller chercher sa viande de la semaine, et son poisson pour vendredi ; elle n'a pas de mal à se déplacer. Elle n'irait pas jusqu'à dire qu'elle ne se sent pas très vieille, fragile et seule au gouvernail d'un corps aussi difficile à piloter qu'un paquebot. Elle lève les yeux au ciel dès les premières notes de *Che farò senza Euridice* mais finit son thé sans hâte et s'avoue de bonne grâce que la voix de Kathleen Ferrier lui manquera quand elle n'aura plus jamais

l'occasion de l'entendre. Puis elle emporte la radio au creux de son bras et murmure, penchée sur son antenne :

« Et tu verras que s'ils parlent de *Norma*, nous entendrons *Casta Diva*, et si c'est Dmitri Chostakovitch, nous aurons droit à la *Valse n° 2*. »

La salle de bains est la seule pièce qui ait connu des modifications notables depuis qu'Henri n'est plus là. Deux ou trois ans après sa mort, Max et Richard ont installé une cabine de douche pour remplacer la baignoire, que Rose jugeait désormais trop dangereuse pour elle ; il était devenu athlétique de l'enjamber, en particulier pour en sortir, malgré le revêtement antidérapant que Max avait installé au fond, et qui se nettoyait si mal – il fallait déloger les particules grasses du savon à la brosse à dents, voire au coton-tige. Max avait suggéré une douche à l'italienne et lui avait expliqué en quoi cela consistait, mais Rose avait protesté :

« Une douche sans porte ? Où l'on peut être vu dans le plus simple appareil ? »

Doris et Peggy avaient ri comme si elle venait de raconter une histoire drôle.

« Il y a souvent du monde chez toi quand tu prends ta douche, maman ? avait ironisé Doris.

– C'est qu'elle nous cache des choses », l'avait suivie Peggy.

Le rire de ses filles la renvoie souvent à une innocence qu'elle est censée partager avec les animaux et les enfants qui ne font pas encore de phrases, ce même rire qu'elles réservent à leurs petits-enfants quand ils prononcent des phrases qu'elles jugent en inadéquation avec leur âge, à cette différence qu'à

leurs yeux, les sorties des petits sont de précieuses marques de précocité tandis que les siennes sont des indices de gâtisme.

Le jour où il avait été débattu de la douche, elle s'était sentie arriérée. Max avait argué que la douche à l'italienne était particulièrement indiquée pour les personnes âgées ou handicapées. La mention des handicapés n'était pas nécessaire et Doris avait secoué la tête nerveusement, comme chaque fois que son mari sacrifie le tact au didactisme. Max avait également insisté sur le fait qu'il pouvait ajouter un rideau de douche ou une porte à sa proposition première, mais Rose avait tenu bon, sans présenter d'argument valable. Elle avait tendance à rejeter certains éléments de confort qu'elle appelait *à la mode* pour la seule raison que les gens de sa génération ne les avaient pas connus et qu'ils avaient très bien vécu sans. Elle tenait à vivre comme les siens avaient vécu, personne ne pouvait le lui reprocher.

Avant de franchir la marche de cinq centimètres et de refermer sur elle la cage de plexiglas brouillé, Rose augmente le volume de la radio. Pour le reste, ses habitudes ont très peu changé depuis qu'Henri n'est plus là ; la maison est moins bavarde et moins chaleureuse, mais Rose s'efforce de reproduire le plus fidèlement possible ses journées avec son mari, à son mari près, de sorte que ce matin ressemble à s'y méprendre aux vingt-trois mille et quelques matins qui l'ont précédé, incluant les cinquante-sept ans de mariage avec Henri puis les six ans de son veuvage.

Rose boucle la fine ceinture de sa robe, enfle ses chaussures plates assorties à la ceinture, sa veste de mi-saison. Le goût

des vêtements lui est venu tard, lui aussi. Elle a longtemps tenu cette préoccupation très répandue pour une futilité, une déperdition des ressources mentales et un signe extérieur de superficialité. Jusqu'à l'âge de cinquante ans, on la voit vêtue de pantalons et de pulls dans les albums de famille, un duffle-coat s'ajoutant sur les clichés en extérieur, dans la lumière pâle de l'hiver. Sans maquillage, les cheveux coupés court et sans effet de mèches : rien qui se travaille le matin devant un miroir, rien qui puisse voler une minute d'un temps compté. Jusqu'à ce qu'elle comprenne tout ce qu'il était possible d'exprimer par l'apparence. Elle a d'abord expérimenté, jouant des codes ordinaires avant de créer les siens propres, et depuis une vingtaine d'années se contente de l'entretenir. Aujourd'hui, elle serait bien embarrassée d'expliquer ses choix d'alors (tout juste se rappelle-t-elle la première fois qu'elle a tenté, dans une cabine d'essayage trop éclairée, diverses combinaisons de vêtements, s'émerveillant qu'une jupe raconte deux histoires différentes selon qu'elle lui assortissait tel pull ou telle chemise), elle a depuis longtemps perdu la notice mais, de toute façon, l'adéquation entre la version officielle de nous-même et notre réalité lui semble aussi floue qu'une perception ; ce n'est pas une science exacte. Ainsi, le foulard qu'elle choisit ce matin la dira un peu plus bourgeoise qu'elle ne l'est. Peu assorti à la Citroën ZX gris métallisé de 1995 garée devant le pavillon des années cinquante au crépi crème et aux volets de bois moutarde.

Elle a tout ce qu'il lui faut, ses papiers, un cabas et ses clés. Elle ferme la maison au moment où Mme Maas sort de chez



elle. D'instinct, Rose se recroqueville sur son sac pour tâcher de passer inaperçue, non pas que Mme Maas lui soit antipathique, c'est une voisine discrète et toujours souriante, mais pour épargner à chacune le rituel social qui consiste à échanger quelques propos sans relief sur un pas de porte.

Il est attendu d'un être humain qu'il sacrifie à certains rituels sociaux, mais cet exercice devient difficile dès lors que les neuf dixièmes de vos proches sont six pieds sous terre et que les individus plus jeunes que vous (soit à peu près quatre-vingt-quinze pour cent de la population mondiale) semblent penser que vous êtes né vieux et de ce fait ne vous classent pas véritablement dans la catégorie des êtres humains ; à en juger par la manière dont ils s'adressent à vous, vous seriez plus proche du caniche, un petit animal fragile et kitsch. À la mort d'Henri, ses filles ont demandé à Rose si elle ne voulait pas s'inscrire à un club du troisième âge.

« Les vieux ne forment pas un groupe social homogène, vous savez, a-t-elle raillé. Bien que le temps affecte nos corps de manière plus ou moins similaire, derrière nos masques fripés, sous les cheveux blancs et au-delà de nos carcasses arthritiques, nous avons des idées variées, parfois tout à fait divergentes, des parcours sans parallèle ni intersection, aussi éloignés que des planètes. Pourquoi des individus me seraient-ils d'une agréable compagnie sous prétexte qu'ils sont nés au même siècle que moi ? »

Malgré les preuves rassurantes de son autonomie, Doris et Peggy s'interrogent encore au téléphone sur ce que leur mère peut bien faire de ses journées. Quelle vie, concluent-elles

souvent, frémissant à l'idée qu'elles pourraient un jour expérimenter une telle solitude, une telle absence de but, tant à l'échelle de la journée qu'à celle des années qu'il leur resterait à vivre. Le temps passant, Rose toujours chez elle, vive et active, leurs discussions portent surtout, désormais, sur les inévitables quoique bénignes dégradations physiques de leur mère, ainsi que sur l'égoïsme des personnes âgées (débattu en tant que généralité, comme si elles risquaient d'être sur écoute – surveillées par un dieu vengeur qui leur ferait payer plus tard leur perfidie).

« Cette manière de tout ramener à soi...

– Il n'y a pourtant aucun rapport entre le monde du travail aujourd'hui et celui de son époque. »

Rose sent bien que ses souvenirs n'ont pas de place légitime dans les dimanches en famille et s'expose aussi peu que possible à l'humiliation de se le voir rappeler par des regards fuyants ou, pire, des œillades goguenardes entre ses filles. Cette discrète rotation de leurs globes oculaires et la subtile crispation concomitante au coin de leurs lèvres lui révèlent sa tendance à radoter, mais aussi son inutilité et son absence totale d'impact sur ce monde dont elle n'est qu'une locataire un peu encombrante.

Au quotidien, l'animation de la ville ne lui donne pas l'illusion d'une compagnie ni ne lui présente un spectacle réconfortant ; les piailllements de la jeunesse ne la ravissent pas ni ne la plongent dans de bienfaisantes réminiscences comme le font certaines musiques, saveurs et lumières – des livres aussi, évidemment, dont certains entrent aujourd'hui

dans la catégorie des livres anciens, car le temps avance plus vite d'année en année, au point que ses petits-enfants, à peine quarantenaires, ont possédé des vêtements et des objets qui sont déjà estampillés *vintage* dans les vide-greniers du vingt et unième siècle, des objets qui lui avaient semblé atrocement disgracieux l'année de leur production mais qui, en comparaison de leurs remplaçants, n'étaient pas si dénués de charme, juge-t-elle rétrospectivement, pour la principale raison qu'ils étaient moins aseptisés, leur plastique à la fois moins friable et moins hypocrite, n'essayant pas de se faire passer pour ce qu'il n'était pas mais s'assumant avec fierté, conquérant, à la fois révolutionnaire et régressif avec ses couleurs exubérantes et ses formes arrondies. Ce plastique prétendait transformer la vie en un gadget, un jouet bon marché, et il y parviendrait sans que quiconque lui oppose la moindre résistance.

Rose se sent mieux la nuit, quand la ville se tait. Alors le monde lui paraît plus respirable mais aussi moins vide, car elle peut convoquer tous ses absents autour de son canapé, ceux qui étaient pleins de vigueur quand le papier peint du salon est sorti de l'imprimerie, qui ont un jour humé son odeur de neuf mêlée à celle de la colle – cette colle qui a rivé là les opulentes fleurs ocre que Rose ne daigne pas changer malgré les supplications de ses filles, les propositions détaillées de ses gendres, les noms de couleurs amphigouriques sur les nuanciers brillants, et la promesse que les murs seraient repeints en moins de temps qu'il n'en faut pour bouleverser les habitudes d'une vieille : Ce serait tellement plus frais, disent ses filles, comme si la fraîcheur était encore une possibilité sérieuse.

C'est comme si, toute ma vie, j'avais mangé la peluche de cet air-là, semblable à la poussière dans le faisceau d'un rétro-projecteur. Telle est aujourd'hui la texture de ma mémoire.

La nuit, elle oublie un moment que la plupart des êtres qui lui sont chers n'existent plus sur terre et peut imaginer qu'ils sont toujours en sécurité derrière les fenêtres illuminées de la ville. La nuit, elle peut imaginer que, dehors, tout est comme à son époque : à la fois plus tangible et plus aéré, plus naïf et plus rationnel, pense-t-elle. La nuit, la vie ressemble plus à ce qu'elle fut autrefois qu'elle n'y ressemble le jour, de même que le noir et blanc gomme les aspects les plus clinquants de la modernité sur les photographies.

Après s'être brossé les dents et avoir enfilé sa chemise de nuit en pilou, Rose monte avec une tasse de thé. Elle laisse les œuvres orchestrales et lyriques de côté, privilégiant la musique de chambre ; ils font la pâte de sa soirée, en donnant à la fois les contours et la densité depuis la radiocassette trapue, antédiluvienne, qui trône sur la table de chevet. Les couvertures remontées sous les bras, été comme hiver, elle lit jusqu'à ce que ses yeux se ferment, prend son somnifère in extremis, éteint la lampe de chevet et laisse la musique clore sur l'obscurité cette parenthèse de chaleur que lui accorde encore l'existence. Elle n'entend jamais les dernières mesures, fait en sorte de ne jamais devoir affronter la pénombre et le silence, comme un avant-goût du cercueil.

Quand elle fut contrainte de vendre la maison où elle avait grandi, la maison que ses parents avaient fait construire en



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ  
IMPRESSION : CORLET IMPRIMEUR S.A. À CONDÉ-SUR-NOIREAU  
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2018. N° 139166 (    )  
IMPRIMÉ EN FRANCE